Duraniant, Antoine Jean
Bourlin
L'hermite de Savorne

PQ
1981
D8H4

L'HERMITE
DE SAVERNE,
TABLEAU EN MÉLODRAME
DES MOEURS DU XIVe SIÈCLE,
EN TROIS ACTES, EN PROSE,

Représenté, pour la première fois, sur le théâtre de la Porte St.-Martin, le 27 prairial an XI.

Par MM. DUMANIANT ET THURING.

Musique de M. Alexandre Piccini fils ; Divertissemens de M. Aumer, Artistes de l'Opéra.

SECONDE ÉDITION.

A PARIS,

Chez Barba, Libraire, palais du Tribunat, galerie du Théâtre Français, nº. 51.

AN XIII. (1804.)

PERSONNAGES.	ACTEURS.
Le Comte de SAVERNE, sous le costume d'un Hermite.	M. *Dugrand.*
LÉOPOLD, seigneur suzerain de Saverne.	M. *Philippe.*
RAYMOND, jeune chevalier.	M. *Auguste.* / M. *D'Herbouville.*
LAZARA, chevalier italien.	M. *Adnet.*
RAMBERG, seigneur allié de Léopold.	M. *Dugy.* / M. *Beurdais.*
RICHARD, intendant de Léopold.	M. *Odri.*
BÉATRIX, épouse de Léopold.	Me *Cousin Picard.*
AGATHE, en villageoise, crue fille de Richard.	Mlle *Sop. Hugens.*
ULRIC, enfant de sept à huit ans, fils de Léopold.	Le petit *Barré.*
INGRAND, officier de Léopold.	M. *Révol.*
Soldats.	
Danseurs.	

L'action commence une demi-heure avant la nuit, et finit au lever du soleil.

La Scène est à Saverne.

Les acteurs sont placés au théâtre comme ils le sont en tête de chaque scène. Celui qui est écrit le premier a son interlocuteur à gauche.

L'HERMITE DE SAVERNE.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente la cour d'un château fort que l'on voit à la droite des acteurs. La cour est fermée de murailles. La porte d'entrée est au fond à gauche. Vis-à-vis le château est une porte sous une voûte en saillie au troisième plan.

SCENE PREMIERE.

L'HERMITE, AGATHE.

AGATHE, *sort du château et va à la porte d'entrée.*

ENTREZ, bon Hermite, entrez. (*Musique.*)

L'HERMITE, *à part, en entrant.*

Ah! que l'aspect de ces lieux me fait de mal!

AGATHE.

Vous parlez seul, vos ne me regardez pas. Est-ce que vous n'aimez plus Agathe?

L'HERMITE.

Eh! comment ne vous aimerais-je pas! vous êtes la seule personne qui daignez vous intéresser à moi.

AGATHE.

Si vous ne viviez pas dans une solitude profonde, si vous veniez voir ceux qui désirent de vous connaître, tout le monde partagerait les sentimens que vous m'inspirez. C'est le hasard qui me conduisit un matin auprès de la grotte que vous avez choisie pour votre asile; vous dormiez assis sous un arbre: votre aspect, loin de m'intimider, m'inspira du respect et de la vénération; j'attendis votre réveil; vos yeux, en se fixant sur les miens, me peignirent la douceur, la bienveillance; j'osai vous interroger, vous me répondîtes, et dès ce moment nous fûmes amis. N'est-il pas vrai que nous fûmes amis dès ce moment?

L'HERMITE.

Mon âge est si différent du vôtre, je ne dois attribuer qu'à la pitié l'intérêt que vous me témoignez.

AGATHE.

Non, ce n'est pas de la pitié, c'est quelque chose qui vaut

mieux : je ne saurais dire ce que c'est ; il y a bien des personnes que j'aime, et ce que j'éprouve auprès de vous est d'une nature différente. Par exemple, Richard qui m'a élevée, qui m'appelle sa fille : hé bien ! j'ai pour lui de la reconnaissance. Madame Béatrix et son époux Léopold...

L'HERMITE.

Vous les chérissez ?

AGATHE.

C'est bien naturel : ils ont l'un et l'autre tant de bontés pour moi !... A l'égard du jeune Raymond dont je vous ai souvent parlé...

L'HERMITE.

Hé bien ?

AGATHE.

Hé bien ! je voudrais pouvoir l'oublier.

L'HERMITE.

Eh ! pourquoi l'oublier ? n'est-il plus à vos yeux ce qu'il a paru être jusqu'à présent.

AGATHE.

Il est toujours le même, bon, sensible, complaisant ; mais il va quitter le château, il va s'éloigner. Loin de m'en affliger, je devrais m'en réjouir ; car ce n'est plus de l'amitié seulement que j'ai pour lui.

L'HERMITE.

Eh ! quoi donc ?

AGATHE.

Hélas ! c'est de l'amour, et cela me fait bien de la peine. Je n'aurais pas dû en prendre pour lui : il n'est pas né pour être mon époux. Je ne suis qu'une simple petite paysanne, et lui c'est un grand seigneur, le fils d'un homme riche et puissant qui ne consentirait pas à notre union. Pourquoi l'ai-je connu ce Raymond ? j'avais bien affaire qu'il vint troubler le repos de ma vie. Je n'aurai plus que vous pour me consoler quand il sera parti.

L'HERMITE.

Bonne Agathe, je ne vous abandonnerai pas à votre douleur. Votre candeur m'intéresse. Sous cet habit austère et grossier je porte un cœur sensible. J'ai connu l'amour dans ma jeunesse, et je compatis aux peines de ceux qu'il rend infortunés.

AGATHE.

Vous me plaindrez, oui, mais de loin, comme vous faites toujours. Suis-je libre de sortir quand je le veux, pour aller vous trouver ? Quelle obstination à vous de ne pas vouloir faire connaissance avec Monseigneur Léopold, avec Béatrix son épouse !

L' HERMITE.

Je hais les grands, et je hais ceux-ci plus que tous les autres.

AGATHE.

Vous êtes bon et vous pouvez haïr quelqu'un ?

L' HERMITE.

Si vous connaissiez les motifs de ma haine !...

AGATHE.

Tels qu'ils puissent être, ils sont injustes. On vous a fait des récits mensongers. Léopold et sa vertueuse épouse sont les bienfaiteurs de tout ce qui les environne. Daignez-les voir, ils le désirent.

L' HERMITE.

Ils le désirent!

AGATHE.

Oui : je leur ai parlé de vous. Voyez-les, je vous en conjure; je me croirai heureuse, si je puis vous faire abjurer vos injustes préventions.

L' HERMITE.

Léopold serait généreux ! il serait humain et il est le fils du barbare Frédéric ?

AGATHE.

Un fils est-il coupable, parce que son père fût criminel ?

L' HERMITE.

Oui, sans doute, il l'est, Agathe, lorsqu'il recueille les fruits du crime.

AGATHE.

Léopold est incapable d'une bassesse. Vous jugerez différemment de lui quand vous le connaîtrez; vous l'aimerez, bon Hermite, vous l'aimerez. Mais si vous voyiez son épouse, vous ne pourriez lui refuser les sentimens d'admiration qu'elle inspire généralement.

L' HERMITE.

Tout le monde, il est vrai, fait son éloge.

AGATHE.

On ne la nomme que la bonne Béatrix. Elle a été bien malade, vous le savez; c'était une désolation générale dans le pays : aussi, depuis que le ciel en nous la rendant a comblé nos vœux, on n'entend que des cris d'allégresse. C'est ce soir qu'elle reçoit les félicitations de ses vassaux : restez, je vous en prie; je veux que vous soyez témoin de la publique joie.

(*Musique d'annonce.*)

SCENE II.

L'HERMITE, AGATHE, LAZARA, *en habit de Pélerin.*

AGATHE.

Quel est cet homme qui entre dans la cour du château? c'est un pélerin : il vient sans doute demander des secours à mes dignes maîtres : ah ! qu'il avance sans crainte, cette maison est ouverte à tous les indigens.

L'HERMITE.

C'est moi qu'il cherche.

AGATHE.

Je vais vous laisser avec lui si vous me promettez de ne pas vous éloigner avant d'avoir vu madame Béatrix.

L'HERMITE.

Je vous le promets.

AGATHE.

Vous vous sentirez de l'amitié pour cette femme généreuse : c'est un sentiment dont il est impossible de se défendre, lorsque l'on a le bonheur d'approcher d'elle. (*Musique.*)

SCENE III.

L'HERMITE, LAZARA.

LAZARA, *s'avançant.*

Nous voici donc, l'un et l'autre, dans la cour du château, de notre ennemi commun ! La haîne que vous fîtes éclater hier soir, lorsque je prononçai son nom, vous a mérité ma confiance : vous êtes l'ennemi de Léopold et cela me suffit. Votre fortune est faite si vous servez mes projets. Cet habit, sous lequel je me cache, ne vous donnerait que peu d'assurance en mes promesses, et je dois me faire connaître pour dissiper vos inquiétudes; mais jurez-moi...

L'HERMITE.

Je ne fais point de sermens : je donne ma parole, et j'y reste fidèle, à moins que l'honneur ne m'engage à la retirer.

LAZARA.

Je suis le chevalier Lazara. Mon nom, sans doute, est parvenu jusqu'à vous.

L'HERMITE.

L'ancien comte de Saverne, sacrifié à le haîne du père de Léopold, était votre allié.

LAZARA.

Depuis que ce vieillard n'existe plus, mes droits, sur la terre de Saverne, sont plus authentiques que ceux de Léopold.

L'HERMITE.

Si quelque jour ce vieillard venait à reparaître ? on m'a raconté qu'il avait survécu à ses blessures.

LAZARA.

C'est un conte absurde. Que m'importe d'ailleurs que cet homme existe ? il reparaîtrait vainement : demain, je l'espère, je serai assez puissant pour ne pas craindre que qui que ce soit vienne me troubler dans la possession de mon nouvel héritage.

L'HERMITE, *à part.*

Le monstre ! (*haut.*) Si je vous sers, quel sort dois-je attendre de vous ?

LAZARA.

Je vous donnerai la place de Richard, intendant de Léopold ; le poste est lucratif.

L'HERMITE.

Mais ce Richard, m'avez vous dit, est dans vos intérêts ?

LAZARA.

C'est un de ces instrumens que l'on brise quand on s'en est servi.

L'HERMITE.

Vous avez raison : un traître mérite toujours un pareil châtiment.

LAZARA.

Il est un autre agent que j'emploie et dont je me déferai aussi.

L'HERMITE.

Quel est-il ?

LAZARA.

C'est Ramberg, celui à qui vous avez donné hier, ainsi qu'à moi, un asile dans votre retraite ; mais il est audacieux et brave, il commande à des gens déterminés, et j'ai dû, pour l'engager à me servir, lui faire des promesses qu'il me répugne de lui tenir.

L'HERMITE.

Quelles sont ces promesses ?

LAZARA.

Le partage de tous ces domaines et la possession de la jeune Agathe, dont il est éperduement amoureux.

L'HERMITE.

Cette innocente et jeune créature serait livrée à un pareil homme !

LAZARA.

Cette Agathe paraît vous intéresser ?

L'HERMITE.

Oh ! plus que je ne puis vous le dire.

LAZARA.

Vous serez le maître de disposer de son sort. Votre façon de penser, votre manière de vous exprimer, vous ont concilié mon estime et me rendent jaloux de n'être pas tout-à-fait indigne de la vôtre. Ne pensez pas que le désir d'acquérir une immense fortune m'ait seul rendu l'ennemi de Léopold : l'amour, le brûlant amour a plus d'empire encore sur moi que l'ambition des richesses. Sachez que Béatrix, que l'épouse de Léopold est l'objet où tendent mes vœux les plus ardens. Je l'adorais, sans être connu d'elle, lorsque Léopold se présenta pour obtenir sa main ; je lui fis passer un cartel ; il se rendit au lieu du rendez-vous : la fortune trompa mon courage : je tombai baigné dans mon sang, aux pieds de mon superbe rival. Quand je revins à la vie, j'appris que, malgré la volonté du père de Béatrix, qui avait agréé ma recherche, l'heureux Léopold jouissait en paix de l'héritage qui devait m'appartenir et de l'épouse que vainement j'avais voulu lui disputer. La honte de ma défaite, la jalousie plus poignante qu'elle, firent fermenter dans mon cœur le désir de la vengeance, que huit années passées dans le tumulte des armes n'ont point encore affaibli. Je n'étais pas assez puissant pour attaquer Léopold à force ouverte ; j'ai employé la ruse. J'ai séduit l'homme à qui il accorde toute sa confiance ; je me suis attaché Rambèrg ; j'ai acheté son secours, ses soldats sont à moi. Nos mesures sont prises; et je ne recouvrerai le bonheur, que lorsque mon ennemi sera couché sur la poussière, et que son épouse, que j'idolâtre, m'aura fait oublier tous les maux que j'ai soufferts pour elle. (*Musique.*)

SCENE IV.

L'HERMITE, LAZARA, RAMBERG, *en paysan bien vêtu.*

RAMBERG.

Me voilà.

LAZARA.

Tu oses pénétrer ici ?

RAMBERG.

Qui reconnaîtrait Ramberg sous le costume d'un simple villageois.

LAZARA.

Qui ? les soldats de Léopold, dont plusieurs t'ont vu combattre avec eux et contre eux, suivant les intérêts de ceux qui t'ont employé.

RAMBERG.

Je ne m'en défends pas : si Léopold avait eu le bon esprit

de m'attacher à son service par ses bienfaits, je serais ton ennemi au lieu d'être le sien. J'ai servi son père, je l'aurais servi de même ; il a rejeté l'offre de mon bras ? il s'est cru assez puissant pour dédaigner mon secours : il en sera puni. Ce qui m'indigne, c'est de voir que ses troupes sont trois fois plus nombreuses que les nôtres, que je ne puis le combattre en rase campagne, et qu'il faut avoir recours à la ruse.

LAZARA.

Demain nous abjurerons la feinte ; demain nous commanderons en ces lieux.

RAMBERG.

Déjà, par un avis secret que j'ai fait remettre à Léopold, j'ai dégarni le château de ses hommes d'élite ; il les envoie à la rencontre d'Albert, son ennemi, qui ne songe point à l'attaquer. Au milieu des ténèbres et du désordre de la nuit, nous aurons bon marché du reste ; mais, j'en conviens, sans le secours de Richard, il nous eût été impossible de forcer ce château. Il a introduit une partie de nos gens dans le souterrain, dont l'entrée est au pied de la montagne et qui aboutit dans cette cour. J'ai voulu moi-même reconnaître les lieux ; et comme je ne me fie à personne pour des opérations de cette importance, j'ai pris ce costume, qui ne me rend point suspect dans un moment où tous les habitans des environs vont être admis à présenter leurs hommages à l'épouse de Léopold.

LAZARA.

Je ne te conseille pas, cependant, de rester plus long-tems en ces lieux : tu as une de ces figures que l'on n'oublie point quand une fois on les a remarquées.

RAMBERG.

Je pars. Un mot auparavant. Richard m'a dit qu'il ne se chargeait point de nous ouvrir les portes du château ; il couche dans le corps-de-logis qui est en de-çà du bâtiment : quel moyen as-tu imaginé pour pénétrer jusqu'à la belle pour qui tu te donnes tant de mouvement ? S'il faut perdre son tems à enfoncer des portes et à combattre contre les soldats et les domestiques de Léopold, le jour pourra nous surprendre avant l'exécution de nos projets, et nous courrons le risque d'être enveloppés.

LAZARA.

L'Hermite, qui nous seconde, a été mandé par Léopold qui désire le connaître. On lui offrira un asile dans le château, il l'acceptera ; et lorsque nos gens auront pénétré dans cette enceinte, il nous ouvrira les portes qui conduisent dans cette forteresse.

RAMBERG.

Cet Hermite a l'air d'être un bon compagnon. Je gage qu'il

n'a pas toujours porté cet habit, et que ses mains savent manier autre chose qu'un chapelet.

L'HERMITE.

Je te le prouverai peut-être quelque jour.

RAMBERG.

C'est ce soir même qu'il faut te montrer. L'action sera chaude, sans doute, c'est ce que je demande. En attendant, comme tu as de l'éloquence et que je ne m'en pique pas, détermine la petite Agathe à l'honneur que je prétends lui faire. Dis-lui que je n'ai pas de tems à perdre à soupirer pour elle, quelle consente de bonne grace à devenir ma femme, ou morbleu !...

L'HERMITE.

Je te réponds des sentimens qu'elle aura toujours pour toi.

RAMBERG.

A la bonne heure. Je me bats bien avec les hommes ; mais je n'aime point à faire la petite guerre avec les femmes. Sans adieu ; songez qu'avant que la douzième heure de la nuit se soit fait entendre, il faut que tout soit terminé. (*Musique d'annonce.*)

SCENE V.

L'HERMITE, AGATHE, LAZARA.

AGATHE.

Vous êtes resté à m'attendre ; vous m'avez tenu votre parole, je vous en remercie : vous allez en être récompensé ; vous allez voir madame Béatrix.

L'HERMITE.

Comment ?

AGATHE.

Puisque vous ne voulez point l'aller trouver, il faut bien qu'elle vienne vous chercher elle-même.

LAZARA.

Elle va venir ! je vais la voir !

AGATHE.

Oui, bon pélerin. Si vous avez quelque grace à lui demander, vous pouvez parler sans crainte : elle est la protectrice de tous les malheureux. Elle vient, je me sauve : songez bien à ce que je vous ai dit. (*Musique.*)

SCENE VI.

L'HERMITE, BEATRIX, LAZARA.

LAZARA, *à part.*

Jamais elle ne parut plus belle à mes yeux.

BÉATRIX, *à l'Hermite.*

Homme respectable, permettez que je vous adresse des reproches.

L'HERMITE.

A moi, madame?

BÉATRIX.

Oui, à vous-même; et vous les méritez.

L'HERMITE.

Comment?

BÉATRIX, *souriant.*

Vous choisissez un asile sur le territoire de Saverne, et ce n'est ni à mon époux, ni à moi que vous en demandez l'agrément?

L'HERMITE.

Me l'auriez-vous refusé?

BÉATRIX.

Oui, sans doute. L'entrée de la caverne que vous habitez vous eut été interdite, ce séjour ne vous convient pas. L'ami des hommes doit se fixer auprès d'eux : il doit la préférence à ceux qui, comme lui, portent un cœur sensible aux souffrances des infortunés.

L'HERMITE.

Madame, cette bonté...

BÉATRIX.

Est un devoir pour le riche : son superflu appartient à ceux que le sort n'a point favorisés. Je ne vous pardonnerai le tort que vous avez envers mon époux et moi, que lorsque vous m'aurez promis de ne plus retourner dans votre caverne, et de choisir votre demeure dans le château, ou dans le pavillon du parc : vous y jouirez des douceurs de la solitude, et l'on n'y troublera vos méditations que lorsqu'un signal apprendra qu'on le peut sans craindre de vous déplaire.

L'HERMITE.

Madame, cet offre de votre part me pénètre...

LAZARA.

Quelqu'attaché que vous soyez à votre retraite, vous ne pouvez vous refuser à des offres dont le motif est si louable, et que madame rend séduisantes par la grace avec laquelle elle a su vous les faire.

BÉATRIX.

Ce ton de galanterie dans un simple pélerin...

LAZARA.

Je ne suis que vrai, madame; je vous connais beaucoup, sans avoir l'honneur d'être connu de vous. Le désir de vous voir m'a déterminé à me rendre chez vous avec l'Hermite, et ce désir violent est l'unique cause qui m'engage à me présenter ici sans en avoir obtenu la permission.

BÉATRIX.

Vous me connaissez, dites-vous?

LAZARA.

J'arrive de Suze.

BÉATRIX.

C'est la patrie de la belle Maltide: elle fut l'amie de mon enfance.

LAZARA.

Elle m'a parlé de vous souvent... tous les jours.

BÉATRIX.

Elle ne m'oublie point!

LAZARA.

Vos malheurs lui coûtent des larmes.

BÉATRIX.

On l'a trompée: je suis heureuse.

LAZARA.

Pouvez-vous l'être ayant mérité le courroux du plus tendre des pères?

BÉATRIX.

Mon père fut abusé: il me pardonnera, il pardonnera à mon époux.

LAZARA.

Hélas! madame, je ne l'espère point. Il avait promis votre main au chevelier Lazara.

BÉATRIX.

J'avais donné mon cœur à Léopold.

LAZARA.

Lazara vous aime toujours.

BEATRIX.

Lazara m'est inconnu.

LAZARA.

Fort de l'aveu de votre père, il se joint à lui pour obtenir la dissolution d'un mariage qui blesse également et les lois et les convenances sociales.

BÉATRIX.

Je m'honore d'être l'épouse de Léopold. Cessez, je vous en conjure, un discours qui m'offense. (*Musique.*) Ce bruit m'annonce le retour de mon époux: soyez témoin de l'accueil

que je vais recevoir de Leopold ; vous jugerez si une femme peut-être plus tendrement chérie.

LAZARA.

L'accomplissement d'un vœu que j'ai fait, et pour lequel je voyage, ne me permet pas de m'arrêter plus long-tems. Je vous quitte, madame, et je vous quitte désespéré, si ma vue n'a produit sur vous qu'une impression défavorable.

BÉATRIX.

Je ne suis point injuste : vous avez cru les discours de la calomnie ; mais l'honneur vous engage, si mon nom vient encore à frapper votre oreille, à dire à tout le monde, et surtout à ma chère Maltide, que je suis la plus fortunée des épouses.

LAZARA.

J'espère que, quelque changement qui puisse arriver, vous ferez toujours le bonheur de celui qui possédera votre main. (*Musique.*) (*Il salue Béatrix qui lui rend son salut.*)

BÉATRIX, *allant sur le devant de la scène à gauche.*

Que signifie ce langage énigmatique ? Serait-ce un envoyé de Lazara ? serait-ce Lazara lui-même ?

LAZARA, *qui a été vers l'Hermite, lui dit à part.*

Je m'éloigne : Léopold pourrait me reconnaître. Profitez de l'occasion qui vous est offerte de rester au château. Souvenez-vous de nous en ouvrir les portes. Tenez vos promesses et je tiendrai les miennes. (*Il sort. Le bruit des cors redouble et s'approche.*)

SCENE VII.

AGATHE, L'HERMITE, LÉOPOLD, BÉATRIX, ULRIC, Chasseurs, Piqueurs.

BÉATRIX.

O mon époux ! ô mon bien aimé ! j'étais sortie de mon appartement, pour voler au-devant de tes pas, pour jouir plutôt de ta présence.

LÉOPOLD.

Que cet empressement est doux pour ce cœur qui t'adore ! Et moi, pour hâter l'instant de nous réunir, j'ai fait cesser un amusement qui n'en était pas un pour moi, ma Béatrix ne le partageait point.

ULRIC.

Maman, si la chasse se fut prolongée une demi-heure de plus, nous aurions forcé ce vilain sanglier qui fait tant de ravage dans les moissons des pauvres laboureurs.

LÉOPOLD.

Hé bien, mon fils, demain dès la pointe du jour, nous irons de nouveau lui déclarer la guerre.

ULRIC.

Oui, mon papa, j'ordonne au piqueurs de laisser en paix le cerf timide; mais point de quartier aux animaux malfaisans.

LÉOPOLD.

Que cette façon de penser, mon fils, soit toujours la règle de ta conduite. Appui et protection aux faibles, haîne et guerre aux méchans.

L'HERMITE, *à part.*

Et c'est le fils de Frédéric qui tient ce langage!

AGATHE, *à l'Hermite qui est un peu en arrière.*

Eh! avancez donc, que monseigneur puisse vous voir.

BÉATRIX.

Mon ami, nous devons des remercimens à la bonne petite Agathe; elle a déterminé l'Hermite à venir au château.

LÉOPOLD, *à l'Hermite.*

Pardon: Béatrix, dans ce moment fixait toute mon attention. Je suis honteux que vous m'ayez prévenu. J'avais formé le dessein d'aller vous troubler dans votre solitude; j'ai besoin des conseils d'un homme vertueux et prudent; mon fils a besoin d'un mentor, d'un guide éclairé, qui lui montre la route qu'il doit suivre dans la carrière épineuse qui bientôt s'ouvrira devant lui. J'ose espérer que vous ne nous refuserez point les secours que nous attendons de votre générosité.

ULRIC, *allant à l'Hermite.*

Mon papa, je l'aimerai bien, l'Hermite; tout le monde dit qu'il est si bon. Il me caresse, il m'a embrassé. Maman, une de ses larmes a mouillé ma joue. Est-ce que tu as des chagrins, bon vieillard? confie-les nous; vois-tu, nous pourrons les adoucir. Il est venu au château beaucoup de pauvres gens bien affligés, bien tristes; il n'en est jamais sorti aucun sans être consolé. Ne t'en vas pas, toi, reste toujours avec nous, pour être toujours heureux, comme nous le sommes.

L'HERMITE.

Aimable enfant! ah! Léopold, que vous êtes heureux! vous êtes père, et moi infortuné...

ULRIC.

Ecoute: Agathe et moi, nous te chérirons comme si nous étions tes enfans. (*on entend une musique villageoise et dansante.*)

SCENE VIII.

AGATHE, L'HERMITE, ULRIC, LÉOPOLD, BÉATRIX, Piqueurs, Paysans, Paysannes.

AGATHE.

Monseigneur, vos vasseaux, instruits du rétablissement de la santé de votre auguste épouse, demandent la permission de lui présenter leurs hommages.

(Léopold fait un geste, les paysans entrent.) (Musique, après l'entrée des paysans.)

LÉOPOLD.

Qu'il est doux d'être ainsi chéri !

AGATHE.

Monseigneur... monseigneur ! lorsque tous les cœurs se livrent à l'allégresse, vous oubliez que ce pauvre Raymond, votre prisonnier...

LÉOPOLD.

Je ne l'ai point oublié... va le chercher.

(Agathe fait signe à un garde d'exécuter l'ordre de Léopold qui va s'asseoir à gauche de l'acteur avec sa femme. L'Hermite, Ulric et Agathe sont à droite. Danse.)

SCENE IX.

LES PRÉCÉDENS, RAYMOND.

LÉOPOLD.

Raymond, vous êtes libre; plus heureux que vous dans les champs de la gloire, je n'en dois pas moins honorer votre vaillance. Je sais qu'Albert, votre père, arme pour vous arracher de mes mains : allez, Raymond, allez lui dire que je ne veux point que votre liberté dépende du hasard d'un combat. Puissiez-vous me réconcillier avec lui ! entraînés dans des partis contraires, nous avons pu combattre l'un contre l'autre, sans cesser de nous estimer.

RAYMOND.

J'ai connu votre âme, Seigneur, elle est grande et généreuse. Je raconterai à mon père ce que j'ai vu ; il abjurera ses projets de vengeance : il saura que Léopold n'est point l'oppresseur de ses vassaux, qu'il ne médite point la conquête de l'héritage de ses voisins. Je pars ; mais en quittant ces lieux, je sens que j'y laisse tout ce qui peut embellir la vie, tout ce qui peut me la rendre chère.

AGATHE, *en pleurant à l'Hermite.*

Il va partir, et pour jamais peut-être.

RAYMOND, *qui a jeté un regard sur Agathe.*

Monseigneur, madame, recevez mes adieux.

ULRIC.

Tu ne me dis rien, Raymond? tu ne m'embrasses point, tu n'embrasses point Agathe? regarde, nous pleurons tous les deux.

RAYMOND.

Adieu, Ulric, n'oublie point ton ami Raymond.

ULRIC.

Ah! l'oublier! jamais. Embrasse-donc aussi cette pauvre Agathe.

LÉOPOLD, *à Raymond qui hésite.*

Le baiser de l'amitié peut être reçu par l'innocence.

RAYMOND, *qui était placé au milieu, va vers Agathe.*

Adieu douce et compâtissante Agathe: croyez que je n'oublierai jamais les soins que vous m'avez prodigués lorsque les dangers d'une blessure cruelle m'avaient conduit aux portes du tombeau; sans vous je n'existerais plus, peut-être, et je garderai toujours dans mon cœur le souvenir de vos bontés touchantes.

AGATHE.

Adieu, M. Raymond.

RAYMOND.

Adieu. (*Il sort. Musique.*)

LÉOPOLD.

Pauvre Agathe! malheureux Raymond! j'ai lu dans vos âmes; pourquoi faut-il que deux cœurs si bien faits l'un pour l'autre soient désunis sans retour? (*à ses vassaux.*) Mes amis, cette fête simple, cette expression naïve de vos sentimens pour mon epouse, vous rend plus chers à mon cœur; mais la nuit s'approche, regagnez vos paisibles demeures avec la douce satisfaction d'avoir fait un heureux. Je vous invite à revenir tous demain dès l'aurore: demain est le jour de la fête de Béatrix, et vous en ferez le plus bel ornement. (*Musique.*) (*Les vassaux sortent*) Rentrez, ma chère Béatrix, dans votre appartiment, emmenez votre fils.

BÉATRIX.

Est-ce que vous ne venez pas?

LÉOPOLD, *montrant l'Hermite.*

Je voudrais causer un instant en particulier avec ce brave homme.

ULRIC.

Mon papa, ne te fais pas attendre: tu sais bien que tu m'as promis de me raconter, ce soir, la fin de l'histoire du grand Artur.

LÉOPOLD.

Oui, mon fils, et je te tiendrai ma parole.

ULRIC.

Adieu, bon Hermite, adieu.

L'HERMITE.

Adieu, aimable enfant. (*Léopold reconduit son épouse.*)

AGATHE, *à l'Hermite.*

Il va vous prier de rester au château ; tenez, si vous le refusez, Agathe ne vous aimera plus. (*Agathe sort.*)

SCENE X.

LÉOPOLD, L'HERMITE.

LÉOPOLD.

Homme vénérable, ne rejetez pas l'offre de mon amitié : j'ai besoin de la vôtre.

L'RERMITE.

Quel intérêt peut vous inspirer un vieillard obscur et ignoré?

LÉOPOLD.

Ignoré ? vous ne l'êtes plus : vos vertus vous dérobent à cette obscurité où vous voudriez vous ensevelir.

L'HERMITE.

Je fuis la société des hommes.

LÉOPOLD.

Vous les secourez pourtant quand ils sont malheureux.

L'HÆRMITE.

J'oublie alors leurs injustices; je ne vois que leur infortune.

LÉOPOLD.

Hé bien ! moi, j'ai des droits à votre indulgence, à votre pitié même.

L'HERMITE.

De quelle utilité peut être un homme de mon état, dépouillé de tout, sans crédit dans le monde, et qui ne compte plus un seul ami sur la terre ?

LÉOPOLD.

Votre sagesse vous reste : c'est à votre longue expérience que j'ai recours ; ne me refusez pas les conseils de l'indulgente amitié. Je cherche un cœur vertueux et sensible dans lequel je puisse déposer la douleur qui oppresse le mien.

L'HERMITE.

Quel mortel peut se dire heureux, si vous ne l'êtes pas? Chéri de vos vassaux, père fortuné d'un enfant, qui promet un appui honorable à votre vieillesse encore éloignée, époux de la vertueuse Béatrix, que peut-il manquer à votre bonheur ?

LÉOPOLD.

La paix avec moi-même. Est-on jamais heureux quand on éprouve des remords ?

L'HERMITE.

Des remords ! Auriez-vous commis quelque grand crime, que la nuit des tombeaux couvrirait de son obscurité ?

LÉOPOLD.

Non, graces au ciel ! mes mains ne sont pas teintes du sang de l'innocence ; mais je jouis du fruit du crime. Ombre sanglante du comte de Saverne, ne cesseras-tu point d'épouvanter le fils de ton meurtrier !

L'HERMITE.

Qu'avez-vous dit ?

LÉOPOLD.

Mon père donna l'ordre ; un barbare l'exécuta. Au moment de rendre compte de toutes les actions de sa vie, Frédéric me fit appeler ; il me dévoila cet horrible mystère. Je venais d'obtenir la main de Béatrix. Sa mère, contre le vœu de sa famille, ne me l'accorda qu'à cause de l'immense héritage dont le crime m'assurait la possession future : ma fortune seule m'a conservé cette épouse chérie. Sans les grands biens dont je dispose, sans le crédit qu'ils me donnent et les troupes qu'ils me mettent en état d'entretenir, Béatrix m'eût été ravie. L'amour m'a rendu injuste. Elle existe peut-être encore cette fille du comte de Saverne, arrachée, dit-on, au fer des assassins ; elle existe, mais dans la misère et l'abandon, tandis que Léopold est tranquille possesseur de ses vastes domaines. Cette idée me déchire l'âme ; elle empoisonne tout mon bonheur ; l'univers me contemple avec envie, et je suis le plus infortuné des êtres qui respirent.

L'HERMITE.

Quel est votre projet ?

LÉOPOLD.

De faire ce que l'équité me commande. Je perdrai mon épouse : c'est m'arracher la vie que de me séparer de Béatrix ; mais je descendrai dans la tombe exempt de remords : et les cœurs vertueux m'honoreront peut-être d'un regret, et verseront des larmes sur ma cendre.

L'HERMITE.

Auriez-vous quelqu'indice de l'existence de la fille du malheureux comte de Saverne ?

LÉOPOLD.

Un seul homme est le dépositaire de ce secret.

L'HERMITE.

Et cet homme ?

LÉOPOLD.

Est Ramberg.

L'HERMITE.

Ramberg !

LÉOPOLD.

Lui-même. Je rougis devant vous de ma faiblesse; mais le remords, qui m'élève enfin au-dessus de ma faute, me donne le courage d'en convenir. L'ambition peut être, mais la crainte surtout de perdre mon épouse, m'empêchèrent toujours d'interroger Ramberg. Son aspect m'importunait, je le bannis de ma présence; mais vous pourrez le rencontrer sans peine, il vous vendra son secret.

L'HERMITE.

Oui, je verrai Ramberg, je lui arracherai ce secret. (*à part.*) Puisse-t-elle exister encore cette faible victime du plus affreux complot !

LÉOPOLD.

Une plus longue absence inquiéterait Béatrix; je vais la revoir, pour la dernière fois peut-être. Je l'aborderai encore avec le sourire sur les lèvres, lorsque la mort est au fond de mon cœur. (*il sort.*)

SCENE XI.

(*Il fait nuit.*)

L'HERMITE, *seul.*

Léopold, malheureux Léopold ! j'étais ton ennemi, et je sens que mon cœur s'intéresse pour toi; mais le danger le plus grand l'environne : il ignore qu'il touche au moment de sa perte. Oui, je veux... (*Musique.*)

SCENE XII.

L'HERMITE, RICHARD, *ouvre avec une clef la porte de la cour.*

L'HERMITE.

Qui s'avance ?

RICHARD, *reconnaissant l'Hermite.*

C'est l'Hermite : il est des nôtres.

L'HERMITE, *tirant une arme cachée sous sa robe.*

Qui va là encore une fois ?

RICHARD.

Ne crains rien, je suis Richard.

L'HERMITE.

Qui t'amène en ces lieux ?

RICHARD.

Est-ce que Ramberg, qui m'a parlé de toi comme d'un homme sûr, ne t'a pas dit que j'étais du complot ?

L'HERMITE.

On peut se fier à moi, je suis l'ennemi de Léopold ; mais toi, qui es attaché à son service....

RICHARD.

Je le hais.

L'HERMITE.

Pourquoi ?

RICHARD.

Je puis avoir à tes yeux l'air d'un traître ; que m'importe ? Je sais que j'agis en honnête homme, et cela me suffit. (*il s'avance vers la porte du souterrain.*)

L'HERMITE.

Où vas-tu ?

RICHARD.

Ouvrir la porte du souterrain aux troupes de Lazara.

L'HERMITE.

Malheureux !

RICHARD.

Quel langage !

L'HERMITE, *lui montrant les troupes qui entrent par la porte que Richard a laissé ouverte.*

Regarde ?

SCENE XIII.

RAMBERG, L'HERMITE, RICHARD, Soldats.

RICHARD.

A ces panaches blancs, je reconnais les troupes de Léopold ; je suis perdu !

L'HERMITE, *à part, en avançant vers les rampes.*

Léopold est sauvé !

RAMBERG, *s'approchant.*

Ne craignez rien : j'ai fait changer la couleur du haumet de nos soldats pour tromper les sentinelles de Léopold, qui nous ont livré le passage. Le mot d'ordre que Richard avait supris, a facilité notre entrée.

RICHARD.

Quel bonheur !

L'HERMITE.

Quel revers !

RAMBERG, *qui a placé des gardes à la porte du château, dit à l'Hermite.*

Tu es un brave homme, tu nous a tenu parole ; la porte du château est ouverte.

L'HERMITE, *à part.*

Quel parti prendre ?

RAMBERG, *à Richard.*

Ouvre à Lazara. (*Richard va ouvrir.*)

L'HERMITE, *à part.*

Mêlons-nous parmi eux, pour arracher au moins quelque victime à leur funeste rage. (*il entre dans le château. M.*)

SCENE XIV.

RAMBERG, RICHARD, LAZARA, Soldats de Ramberg, Soldats de Lazara; *plusieurs de ces derniers portant des échelles.*

LAZARA, *en habit de guerrier.*

Amis, voici l'instant de la vengeance !

RICHARD.

Faites silence : les gardes de monseigneur veillent dans la galerie qui précède son appartement.

RAMBERG.

S'ils veillent, nous les enverrons dormir dans l'éternité.

L'HERMITE, *en dedans.*

Aux armes ! aux armes ! (*ce cri est répété par plusieurs voix dans l'intérieur du château.*)

RAMBERG.

Nous sommes découverts; tant mieux ! nous pourrons combattre.

LAZARA, *va à la porte du château.*

On résiste à cette porte; dressez vos échelles contre les croisées ; pénétrons par tous les côtés à la fois.

RAMBERG.

Enfans, suivez tous mon exemple. Point de quartier à tout ce qui osera nous faire résistance.

(Le beffroi sonne le tocsin. Les gardes de Léopold se montrent aux fenêtres ; on dresse des échelles. Ramberg pénètre dans le château. Musique bruyante. La toile baisse.)

Fin du premier Acte.

ACTE II.

Le théâtre représente une grande salle du château de Saverne; des candélabres sont attachés aux murs, et ont des bougies que l'on allume à la seconde scène. Une croisée est à la gauche des acteurs.

SCENE PREMIERE.

(*Il fait nuit.*)

L'HERMITE, RAMBERG.

(Ils entrent en combattant. Après qu'ils se sont portés plusieurs coups, ils se séparent dans l'obscurité.)

RAMBERG.

Ventrebieu ! quel est donc ce démon incarné contre lequel je combats depuis une heure ?

SCENE II.

L'HERMITE, RICHARD, RAMBERG.

(*On lève les rampes. Richard allume les bougies après sa première réplique.*)

RICHARD, *une torche à la main.*

Et bien ! que faites-vous donc là l'un et l'autre ?

RAMBERG.

Comment ? c'est le maudit Hermite !

L'HERMITE.

C'est Ramberg !

RAMBERG.

As-tu le diable au corps pour t'attaquer à moi ?

L'HERMITE.

Je ne t'avais pas reconnu.

RAMBERG.

On ne fait pas de pareilles méprises. Si nous nous battons ainsi les uns contre les autres, la victoire restera aux gens de Léopold.

L'HERMITE.

Crois, Ramberg, que tu es de tous les hommes celui dont l'exitence m'est la plus précieuse : si ta vie était en danger, ja braverais tout pour te défendre.

RAMBERG.

Je te remercie de l'intérêt que je t'inspire ; mais sache une autre fois en modérer l'expression. La peste ! pour un vieillard, tu as le bras bien pesant, et j'avais bien raison de dire tantôt qu'il était fait pour manier une épée. (*A Richard qui est occupé à éclairer la salle.*) Hé bien ! tout est-il fini de l'autre côté ?

RICHARD.

Léopold et ses Gardes se battent en désespérés dans le pavillion du midi, où il s'est retranché.

RAMBERG.

Ce diable d'homme m'a fait prendre, malgré moi, cette route, en me poussant de corridor en corridor jusqu'à cet appartement. A la vivacité des coups qu'il me portait, et que j'avais à peine le tems de parer, j'ai cru que j'avais au moins affaire à une demi-douzaine d'assaillans. Je te le donne pour un vigoureux champion ; mais pourquoi cette torche ?

RICHARD.

Je l'ai arrachée à un de tes soldats qui voulait mettre le feu au château.

RAMBERG.

Incendier mes propriétés ! le malheureux ! Guide-nous, avec cette lumière, vers le lieu du combat.

RICHARD.

Un mot auparavant. Souviens-toi que tu m'as promis qu'on ne ferait aucun mal à Béatrix.

RAMBERG.

La capitulation qu'on lui accorde est signée d'avance.

RICHARD.

Je veux la grace de son fils : cet enfant m'intéresse.

RAMBERG.

Cela regarde Lazara.

RICHARD.

Je voudrais aussi qu'on épargnât Léopold.

RAMBERG.

Tu es un singulier homme ! tu trahis ton maître, et la pitié va te saisir au moment que sa vie est en notre puissance.

RICHARD.

Je ne te dois aucun compte des motifs qui m'ont fait agir. Songe que si tu ne fais pas tout ce qui dépendra de toi pour sauver la vie aux trois personnes que je viens de te nommer, tu ne reverras jamais Agathe. Adieu.

(*On entend une musique bruyante.*)

SCENE III.

L'HERMITE , BÉATRIX , RAMBERG , Soldats.

BÉATRIX, *entre entourée de Soldats.*

Barbares ! pourquoi retenez-vous mes pas ? Ce n'est ni votre pitié , ni votre clémence que j'implore : c'est la mort que je vous demande. Laissez-moi voler auprès de mon époux , que j'expire dans ses bras ; je mourrai heureuse et je vous bénirai , si mon trépas suffit à votre rage , si vous sauvez mon fils et mon époux.

L'HERMITE

Rassurez-vous, madame, il ne vous sera fait aucun outrage.

BÉATRIX.

Ciel ! que vois-je ? vous parmi ces brigands ! Ah ! si celui que je crus le plus vertueux des hommes se joint à nos ennemis , quel appui me reste-t-il encore sur la terre ?

(*Musique du combat.*)

SCENE IV.

L'HERMITE, BÉATRIX, LAZARA, RAMBERG, Soldats.

(Lazara et Léopold combattent en entrant. Léopold tombe un genou en terre appuyé sur son bras gauche : un soldat lui enlève son épée ; Lazara lève la sienne pour le frapper ; Beatrix se précipite entr'eux et couvre son époux de son corps. La musique cesse.)

BÉATRIX.

Barbare !

L'HERMITE, *passe rapidement entre Lazara et Béatrix.*

Il est indigne d'un Chevalier de frapper un ennemi quand il est sans défense.

LÉOPOLD, *se relevant.*

Lui ! un Chevalier ?

LAZARA.

Oui , je le suis , reconnais ton rival , reconnais Lazara.

LEOPOLD.

Quand tu osas me disputer la main de Beatrix , quand je te vainquis en champ clos, quand enfin je te laissai la vie, la loi des Chevaliers , l'honneur , tout ne t'imposait-il pas le devoir de renoncer à celle que tu n'avais pas su mériter ? Elle fut le prix de mon courage et de mon amour.

LAZARA.

Dis de ta perfidie. J'avais l'aveu de son père. Détempteur d'un bien qui ne t'appartient pas , tu ne dus sa possession qu'à ta richesse usurpée et à la violence.

BÉATRIX.

Léopold, pour m'obtenir, n'eut besoin d'aucune autre séduction que celle de l'amour. Je l'aime, que dis-je, je l'adore. Je porte avec orgueil le nom de son épouse. Tout vaincu qu'il est, je le préfère aux rois les plus puissans Ne crois pas que nous nous avilissions jusques à implorer ta pitié ? Hâte-toi de nous immoler l'un et l'autre, et délivre-nous de l'horreur de te voir.

LAZARA.

Vous m'outragez, Béatrix ; vous venez de prononcer l'arrêt de son trépas : vous vivrez, mais pour être témoin des fruits de votre audace criminelle.

BÉATRIX, *avec énergie et rapidité.*

Je tombe à tes pieds : s'il ne faut que du sang pour appaiser ta rage, verse tout le mien, mais épargne celui de mon époux.

LÉOPOLD.

Ah ! ne t'abaisse point jusques à supplier ce monstre. Ayons le courage qui sied à la vertu malheureuse, sachons mourir ; mais exempts d'une indigne faiblesse, et plus heureux dans notre infortune que le coupable qui nous opprime, et dont, à défaut des hommes, la justice céleste saura nous venger quelque jour.

LAZARA.

Ramberg, éloigne de mes yeux ce rival que j'abhorre : sa présence irrite ma fureur, que je retiens à peine ; et dans l'indignation qu'il m'inspire, je ne répondrais pas des excès où pourrait se porter mon trop juste courroux.

LÉOPOLD.

Adieu, Lazara.

LAZARA, *passe au milieu et arrête du geste Béatrix, qui veut suivre son époux.*

Restez, madame.

LÉOPOLD.

C'est vainement que tu l'empêches de suivre mes pas : absent comme présent, je régnerai sur son âme ; malgré toi nos cœurs resteront unis. Dans l'état déplorable où me réduit la fortune, mon sort est encore plus digne d'envie que le tien : je suis aimé de Béatrix, et toi tu n'obtiendras jamais que sa haine et son juste mépris.

L'HERMITE, *à part.*

Suivons-les, pour empêcher qu'on n'attente aux jours de cet infortuné. (*Musique.*)

SCENE V.

BÉATRIX, LAZARA.

BÉATRIX.

Qu'oses-tu espérer, Lazara, de tant de violence ? L'amour... ah ! tu ne le connus jamais. L'amour excite les belles âmes aux actions généreuses ; mais il n'est dans ton cœur qu'une passion vile et désordonnée. Méconnais-tu la sainteté des nœuds qui m'attachent à Léopold ?

LAZARA.

Ces nœuds criminels sont rompus : votre père indigné a fait retentir sa plainte devant le tribunal suprême de l'Empire ; votre hymen est déclare nul. Fort de l'aveu de l'auteur de vos jours, non moins illustre que Léopold, brûlant pour vous des mêmes feux que lui : en vous enlevant à mon tour à votre ravisseur coupable, je suis l'exécuteur de l'arrêt qui le déclare déchu du nom de votre époux.

BÉATRIX.

Cet arrêt peut-il disposer de mon cœur ? Les hommes abusés qui veulent m'arracher à l'époux que j'idolatre, à cet époux qui depuis tant d'années fait le bonheur de ma vie, ces hommes sans pitié me commanderont-ils d'éteindre la haine que tu m'as inspirée ? Tu pouvais mériter mon estime, en m'instruisant des complots qu'on tramait contre moi. A défaut de l'amour qu'il ne m'est plus possible de sentir pour personne, je t'eusse accordé mon amitié : j'eusse mouillé tes mains des larmes de la reconnaissance ; mais tu préfères ma haîne : hé bien ! tu l'as obtenue toute entière : tu la mérites, et ce sentiment vivra dans mon cœur jusqu'à mon dernier soupir.

LAZARA.

Au lieu d'appaiser un vainqueur irrité...

BÉATRIX.

Un vainqueur ! dis plutôt un féroce brigand. Le nom d'amour sert à masquer l'objet de tes désirs coupables. Allié du comte de Saverne, c'est son héritage que tu envies à Léopold, c'est son immense fortune que tu brûles d'engloutir : s'il ne suffit pas à ton ambition de l'héritage que nous t'abandonnons, je vais te livrer encore tous les biens que je tiens de ma mère. Que peut t'importer une femme qui n'est plus libre de disposer de sa foi ? Accepte, Lazara, accepte ce que je te propose : tu n'entendras aucune plainte, aucun reproche de ma part ; je te regarderai même comme mon bienfaiteur, et tu pourras jouir, sans crainte et sans remords, de ces grands biens que mon époux et moi jurerons de ne point réclamer.

LAZARA.

Plus vous me parlez, plus mon amour s'augmente, et plus ma jalousie s'irrite contre un rival que j'abhorre. Ne croyez pas que je consente à l'indigne partage que vous me proposez. Que Léopold reste s'il le veut à Saverne : c'est vous seule que je brûle de posséder. Je vous parais coupable, odieux ; je ne suis qu'un amant que le délire égare et qu'il emporte loin de soi : un seul de vos regards peut me rendre à l'honneur ; un refus obstiné me fera criminel Tremblez, je suis capable de me porter aux dernières fureurs! tremblez, vous dis-je, injuste Béatrix ! Léopold peut périr à l'instant même, et c'est vous, cruelle, c'est vous qui aurez conduit le poignard dans son sein.

BÉATRIX.

Léopold, du fond de son cachot, me dicte la réponse que je dois te faire. Vas consommer le forfait que tu médites ; et malgré toi, je me réunis à lui dans la nuit du tombeau. (*M.*)

SCENE VI.

BÉATRIX, LAZARA, RAMBERG, ULRIC.

RAMBERG.

Je t'amène ce petit lutin : quand il a vu que l'on enfermait son père dans les cachots de la tour, il s'est emparé d'une arme qu'il a trouvée sous ses pas; et sans songer à sa faiblesse et à son impuissance, il s'est précipité sur nous avec toute la fureur dont il était capable. Un de nos soldats allait le frapper ; j'ai puni ce lâche : quoique naturellement je ne sois pas fort tendre, le dévouement de cette petite créature m'a touché, et j'ai défendu, sous peine de la vie, à qui que ce fût, d'oser lui faire le moindre mal.

BÉATRIX.

O mon fils ! ô mon cher Ulric ! viens dans mes bras.

LAZARA, *arrêtant Ulric qui court vers sa mère.*

Arrête, fils de Léopold.

ULRIC.

Qui es-tu, toi, pour oser me commander?

LAZARA.

Un Chevalier à qui tu dois obéir.

ULRIC.

Toi, Chevalier ? tu ne l'es point.

LAZARA.

Il a déjà l'insolent orgueil de son père.

ULRIC.

Je demandais un jour à mon papa ce que c'était qu'un Che-

valier ? Il me répondit que c'était un homme dont le devoir était de protéger les opprimés. C'est toi qui as fait enchaîner mon père, c'est toi qui fais pleurer ma bonne maman, tu n'es pas un Chevalier.

LAZARA.

Trembles !...

ULRIC.

Mon père m'a dit : agis bien et ne tremble jamais.

RAMBERG.

J'aime son courage.

LAZARA, *mettant la main sur son épée*

Ah ! ma fureur !...

RAMBERG, *se mettant entre l'Enfant et Lazara.*

Que fais-tu, Lazara ? tu t'emportes contre un enfant que tu devrais admirer. Je te déclare que je le prends sous ma protection.

LAZARA.

Ramberg, songe que c'est à moi seul qu'appartient ici le droit de commander !

RAMBERG.

Nos droits sont égaux, Lazara : c'est mon appui qui fait ta force. Je ne me suis pas joint à toi pour faire la guerre à des enfans.

BÉATRIX.

Hé bien, monstre ! satisfais ta fureur, immole un faible enfant sur le sein de sa mère ; couronne tes forfaits par ce double attentat.

LAZARA

Vous vous faites un jeu d'exciter ma colère, que vous devriez fléchir. Ce cœur était né pour la vertu peut-être, mais il est violent et capable de se porter aux excès les plus funestes. Le sort de votre époux et de votre fils dépendra du parti que vous prendrez : je vous laisse le tems d'y réfléchir. Je leur abandonne l'héritage de Saverne ; mais rien au monde ne peut me faire renoncer à l'espoir d'obtenir votre main. Ramberg, veille sur cette femme et cet enfant, tu me réponds d'eux sur ta tête. (*A la sortie de Lazara, Ulric court dans les bras de sa mère.*)

SCENE VII.

ULRIC, BÉATRIX, RAMBERG.

RAMBERG, *à part.*

Ce Lazara commence à me déplaire.

BÉATRIX.

Si ton cœur n'est pas aussi cruel que celui de ce monstre, prends pitié d'une épouse en pleurs, d'une mère au désespoir !

RAMBERG.

Vos jours et ceux de votre fils sont en sûreté.

BÉATRIX.

Ce n'est pas pour moi que je reclame ton humanité ; c'est pour mon époux que je tremble.

RAMBERG.

Vous n'avez pas besoin de me parler pour lui. Lazara vous a dit à quel prix il peut lui faire grace.

BÉATRIX.

Moi, trahir mon époux !

RAMBERG.

Il ne l'est plus. Les barons de l'Empire ont cassé votre mariage. Votre père vous donne à Lazara.

BÉATRIX.

Plutôt mourir !

RAMBERG.

Vous m'inspirez de l'intérêt, je ne m'en défends point ; mais j'ai promis mes secours à Lazara. S'il est fidèle à son serment, il m'est impossible de trahir le mien.

BÉATRIX.

Quel serment, juste ciel ! que celui par lequel on s'engage à protéger le crime !

RAMBERG.

Un soldat ne discute point la légitimité de la cause pour laquelle il se bat.

BÉATRIX.

Laissons cet homme, mon fils, il n'est pas fait pour nous entendre.

ULRIC.

Viens, maman, suis-moi dans cette chambre : la fenêtre domine sur le cachot où l'on a mis mon papa ; nous l'apercevrons peut-être ; nous lui tendrons les bras, il nous tendra les siens, et nous serons moins malheureux.

BÉATRIX.

O ciel ! si l'innocence opprimée a des droits à ton indulgence, accorde ton secours à des infortunés qui n'ont pas mérité leur malheur. (*Elle sort par la coulisse du fond, à droite de l'acteur.*) (*Musique.*)

SCENE VIII.

RAMBERG, L'HERMITE.

L'HERMITE, *à part.*

Ces hommes féroces sont inaccessibles à la pitié ; je dois cacher la mienne pour ne pas me rendre suspect.

RAMBERG.

Ah ! te voilà, mon brave : d'où viens-tu ?

L'HERMITE.

De voir traiter un infortuné comme un vil scélérat.

RAMBERG.

Tels sont les jeux de la fortune. Cet orgueilleux Lazara qui, grâces à mon courage, parle en maître en ces lieux, sera bientôt peut-être plus malheureux que Léopold lui-même.

L'HERMITE.

Qu'a-t-on fait de sa digne épouse et de ce jeune enfant pour qui je ne puis m'empêcher de sentir le plus vif intérêt ?

RAMBERG.

Ils sont libres d'errer dans les vastes appartemens de ce château.

L'HERMITE.

La majorité des troupes qui s'est emparé de ces lieux est sous tes ordres : tu peux commander sans doute à ces soldats !

RAMBERG.

Qui oserait m'en contester le droit ?

L'HERMITE.

Hé bien ! songe qu'il y va de ta gloire d'empêcher qu'on ne fasse outrage à la beauté malheureuse, à un faible enfant sans défense.

RAMBERG.

On ne leur ôtera pas la vie, je l'ai juré : je tiendrai ma parole, et je l'ai dit à Lazara lui-même.

L'HERMITE.

Le cruel ! il espère par la violence obtenir le cœur et la main de Béatrix ?

RAMBERG.

Qu'il s'en fasse aimer, j'y consens ; mais qu'il songe à ne pas me manquer de parole : c'est ce que je ne souffrirai point. Tu as sa confiance : hé bien ! préviens-le que je prétends que le traité que nous avons fait ensemble soit exécuté à la lettre. S'il hésite, il est mort : ce cœur n'est point fait pour tolérer une injustice.

L'HERMITE.

Explique-toi.

RAMBERG.

Enivré par les charmes de Béatrix, c'est à la posséder qu'il borne ses désirs. Il consent à rendre la liberté à Léopold ; il promet plus encore, il offre de renoncer à ses droits prétendus sur la terre de Saverne. Il en dispose comme de sa conquête : il veut me priver de la part que m'assure un accord solennel. Il ignore, ce fier Lazara, que c'est à moi seul, que bientôt doit appartenir légitimement cet immense héritage.

L'HERMITE.

Comment ! à toi ?

RAMBERG.

Est-tu capable de garder un secret ?

L'HERMITE.

Jamais je n'en trahis aucun.

RAMBERG.

Je ne risque rien, d'ailleurs, en te le confiant. Mon intérêt exige que, dans peu, j'en divulgue au moins une partie. Ecoute moi : Lazara ne se croit des droits sur les biens dont Léopold a joui jusqu'à présent, que parce que le comte de Saverne a cessé de vivre.

L'HERMITE.

On le dit.

RAMBERG.

J'en suis sûr.

L'HERMITE.

Toi ! et comment ?

RAMBERG.

Ce bras lui donna la mort.

L'HERMITE.

Tu peux en convenir, malheureux ! Il fut...

RAMBERG, *l'interrompant avec vivacité.*

Ah !... je me rappelle avec horreur ce sinistre évènement. Frédéric, le cruel Frédéric, fut plus coupable que moi : il méditait le trépas du Comte, j'avais promis de le vaincre ; mais en brave, seul à seul, et les armes à la main. Un soir, dans l'obscurité, je sortais d'une orgie où Frédéric m'avait prodigué les liqueurs les plus enivrantes : ma tête était exaltée, ma raison perdue, Frédéric m'indique le Comte qui se promenait dans la forêt du château du Kénisberg, qu'il habitait alors. Je cours à lui en lui criant de se défendre, il est surpris ; je l'attaque, son courage est trompé, il tombe à mes pieds baigné dans son sang Je m'apperçois alors qu'il était sans cuirasse : juge de ma surprise : mais le crime était commis Quelqu'accoutumé que je sois aux horreurs que la guerre entraîne après elle, je ne pense jamais à cette aventure sans

éprouver un sentiment pénible, et quelque chose enfin qui ressemble aux remords.

L'HERMITE, *avec inquiétude et douleur.*

On m'a dit que le Comte tenait alors dans ses bras sa jeune fille, à peine âgée de deux ans, arrachas-tu la vie à cette innocente créature ?

RAMBERG.

Ah ! pour qui me prends-tu ? Je fis croire à Frédéric que le coup qui avait terminé les jours du Comte avait également fait descendre sa fille au tombeau.

L'HERMITE.

Où est-elle enfin?

RAMBERG.

Elle respire dans l'antique château de ses ancêtres.

L'HERMITE.

Quoi l'intéressante Agathe serait...

RAMBERG.

La fille unique du comte de Saverne.

L'HERMITE, *à part avec émotion*

Je l'ai donc retrouvée !

RAMBERG.

Heim ? tu dis ?...

L'HERMITE.

Qu'elle mérite tous les hommages.

RAMBERG.

Que lui manque-t-il ? son nom et ses biens ? C'est en l'épousant que je vais les lui rendre.

L'HERMITE.

Toi ! l'époux d'Agathe ?

RAMBERG.

Je l'ai sauvée : elle m'appartient.

L'HERMITE.

Tes mœurs, ta rudesse.

RAMBERG.

Je la ploirai à mon caractère.

L'HERMITE.

Et si son cœur s'est donné à un autre!

RAMBERG.

Elle l'oubliera : je l'ordonnerai.

L'HERMITE.

Ah ! si le comte de Saverne existait encore ?

RAMBERG.

Je le ferais consentir par la force à souscrire à ces nœuds. Plût au ciel qu'il existât encore ce Comte ?

L'HERMITE.

Que ferais-tu ?

RAMBERG.

J'irais le trouver après avoir épousé sa fille. Je lui dirais : je suis ton fils, ou ton ennemi ; embrassons-nous, ou combattons. J'en ai vaincu de plus fameux que lui ?

L'HERMITE, *à part.*

Ah ! l'indignation !...

RAMBERG.

Que dis-tu ?

L'HERMITE.

Que tu peux effacer ton crime ou ton erreur, en découvrant la vérité, en te déclarant le protecteur d'Agathe.

RAMBERG.

Et tu prétends que je renonce à sa possession ?

L'HERMITE.

L'honneur te le commande.

RAMBERG.

L'amour me le défend : jamais Ramberg ne sut vaincre ses passions. Tu est vieux et philosophe, ce langage modéré te convient. Je suis jeune encore, impétueux et bouillant : je n'aime pas les conseils, je n'en prends jamais que de mon courage ou de ma fantaisie. Cessons un discours qui ne tendrait qu'à m'indisposer contre toi ; parle à Lazara, qu'il s'unisse, s'il le veut, à Béatrix. Je consens même à lui laisser la moitié de l'héritage d'Agathe ; mais s'il balance un instant à tenir notre accord, malheur ! malheur à lui ! c'est le fer à la main que je lui demanderai raison de son ingratitude et de son insolence. (*Il sort. Musique.*)

SCENE X.

L'HERMITE, BÉATRIX, ULRIC.

ULRIC.

Viens, maman, dans l'appartement vis-à-vis ; ils auront enfermé mon papa dans le cabinet qui donne sur le jardin. Maman, maman, voilà le bon Hermite. (*il court à lui.*)

L'HERMITE.

Pauvre enfant !

ULRIC.

Nous étions heureux ce matin, nous sommes à présent bien à plaindre.

BÉATRIX.

Fuis ce méchant, mon fils, c'est un de nos persécuteurs.

ULRIC.

Lui ! méchant ? cela n'est pas possible.

L'HERMITE.

Madame, pardonnez...

BÉATRIX.

Ah ! si le crime est odieux, c'est lorsqu'il emprunte le masque de la vertu, pour cacher ses sinistres projets.

L'HERMITE.

J'excuse votre erreur : en me voyant avec des hommes pervers, vous avez pu me croire aussi coupable qu'eux. Pour votre intérêt, pour celui de votre époux et de cet enfant que j'aime, j'ai été contraint de cacher mes sentimens, en présence de vos persécuteurs. Si j'eusse dit un mot, je vous privais du seul appui qui vous reste, peut-être.

BÉATRIX.

Quoi !... me serais-je trompée !...

L'HERMITE.

Il est inutile de vous taire la vérité : le désir de la vengeance m'avait conduit dans ces lieux ; votre époux est le fils de mon ennemi.

BÉATRIX.

Vous seriez ?...

L'HERMITE.

Le comte de Saverne.

BÉATRIX.

Grands dieux !

L'HERMITE.

Arraché à la mort par une main secourable, long-tems j'errai dans des climats éloignés : je revins dans ce séjour pour y pleurer sur le cercueil de ma fille. Je fuyais les hommes, je haïssais Léopold, je le croyais aussi cruel que son père. Lazara est venu ajouter à mes préventions : mon cœur, aigri par l'infortune, a accueilli ses coupables discours ; ah ! qu'ils sont dangereux les conseils de la haîne ! je pouvais prévenir vos malheurs, je ne l'ai point fait : le ciel m'en punit dans l'objet le plus tendre de mon affection. La fille que je pleurais respire ; mais elle est au pouvoir de nos tyrans communs.

BÉATRIX.

Cette infortunée...

L'HERMITE.

Elle eut souvent part à votre bienfaisance.

BÉATRIX.

Agathe !

L'HERMITE.

Elle est ma fille.

BÉATRIX.

Ah ! si mes vassaux, que dis-je ? si les vôtres étaient instruits de vos dangers, si le brave Raymond savait que celle

qu'il aime est au pouvoir des cruels qui nous persécuent, il viendrait bientôt briser nos fers. Comment pouvoir l'instruire ?

L'HERMITE.

Il m'est impossible de sortir des appartemens du château, des gardes veillent à toutes les portes, et j'ai vu que l'on m'en défendait l'approche. D'ailleurs, en m'éloignant, je vous laisserais au pouvoir de Lazara : ma présence peut lui en imposer.

ULRIC.

Maman, je ne suis pas assez fort pour te défendre : je vais sortir du château ; on ne prendra pas garde à un enfant : j'irai trouver Raymond.

L'HERMITE.

Cela est impossible, mon petit ami ; tu es encore plus observé que moi.

ULRIC.

Hé bien ! je puis descendre par cette croisée. (*il l'ouvre.*) Aucun soldat n'est dans le jardin : la lune qui l'éclaire me les ferait appercevoir.

BÉATRIX.

Cette fenêtre est si haute !

ULRIC.

Il y a un treillage le long du mur.

BÉATRIX.

Non, mon fils, je ne veux pas.

ULRIC.

Maman, maman, veux-tu que l'on fasse mourir mon papa ?

L'HERMITE.

C'est le ciel qui l'inspire.

ULRIC.

Ecoute, maman, n'aie pas peur : je suis vingt fois descendu par-là, jamais en ta présence, de peur de t'effrayer. Ce que je fais pour mon plaisir, ne puis-je pas le faire pour sauver mon papa ?

BÉATRIX.

Trouveras-tu le chemin ?

ULRIC.

Je vais réveiller le berger, dont la cabane est auprès du bois; il m'aime bien le berger; il me conduira vers Raymond. Adieu, bon Hermite, veille sur les jours de ma bonne maman.

(La musique exécute un air analogue, pendant que l'Enfant descend dans le jardin ; puis, quand il est descendu :)

BÉATRIX.

Dieu ! protège mon fils !

(*L'orchestre joue une marche tumultueuse.*)

L'HERMITE.

Quel bruit se fait entendre ? que signifie ce tumulte ?

SCENE XI.

RICHARD, BÉATRIX, L'HERMITE.

RICARD, *à Béatrix.*

Vos vassaux viennent de pénétrer dans la tour, où gémit votre époux, ils vont briser ses fers.

BÉATRIX.

Achève, juste ciel ! et sauve l'innocence.

RICHARD.

Les momens sont précieux ; fuyez par ce corridor. (*il indique une coulisse à droite de l'acteur.*) Au fond est un escalier dont la porte donne sur la campagne ; je l'ai ouverte, elle n'est point gardée. Fuyez, fuyez, tandis qu'il en est tems encore.

L'HERMITE, *jette ses habits, et paraît en guerrier l'épée à la main.*

Suivez-moi, madame ? Malheur à qui oserait arrêter nos pas.

BÉATRIX.

Dieu ! veille sur mon époux !

SCENE XII.

RICHARD, *dans une grande surprise.*

Quel homme s'est présenté à mes regards ? (*Musique.*) Ses traits ont une ressemblance frappante avec ce portrait en pied du comte de Saverne, et que Frédéric m'ordonna d'ôter du château.) *Musique.*) Si c'était... (*Musique.*) non, cela est impossible ; l'infortuné n'existe plus : Ramberg m'a trop assuré de sa mort. (*Musique de combat.*) Qu'entends-je ? on combat dans le jardin. (*la musique recommence. Richard regarde par la fenêtre ; il donne des marques d'agitation. La musique cesse.*) Les malheureux habitans sont repoussés ; on les poursuit. (*Musique.*)

SCENE XIII.

AGATHE, RICHARD.

AGATHE, *entre éperdue.*

Ah ! Richard ! si vous avez élevé mon enfance, si vous m'avez jamais aimée, dérobez-moi aux poursuites de ce farouche Ramberg. J'ai pu lui échapper dans l'obscurité. J'errais incertaine, éperdue, au milieu de tant de soldats ; quel objet funeste a frappé mes regards ? Le jeune Ulric, ce faible enfant était traîné par un satellite de Ramberg. Lazara, qui venait de repousser les vassaux de monseigneur, a ordonné que le

père et le fils fussent enfermés ensemble dans un souterrain obscur, où vont gémir deux personnes qui me sont si chères, et que mes larmes ne pourront pas sauver.

(*Musique d'annonce.*)

SCENE XIV.

AGATHE, RICHARD, LAZARA, RAMBERG, Soldats.

LAZARA.

L'espoir de Léopold n'a duré qu'un moment. (*à Richard.*) Où est Béatrix ?

RICHARD.

Seigneur...

LAZARA.

Tu te troubles. Tu t'intéressais tantôt pour elle : l'aurais-tu soustraite à mon amour ?

RICHARD.

Un guerrier qui m'est inconnu, que j'ai cru chargé de vos ordres, vient de l'emmener.

LAZARA.

Quel est ce téméraire ? Un traître se serait-il introduit parmi nous ?

RAMBERG.

C'est encore l'Hermite ! voilà sa défroque.

LAZARA.

Quel est donc ce personnage mystérieux ?

RAMBERG.

C'est un amant déguisé, sans doute.

RICHARD.

Béatrix est vertueuse, et l'Hermite est un honnête homme.

RAMBERG.

Un honnête homme ! (*à Lazara.*) il est ton ennemi.

LAZARA.

Rage ! fureur !

RAMBERG.

Vengeance !

LAZARA.

Léopold et son fils sont en ma puissance.

RAMBERG.

Ses trésors sont à nous : ce qui vaut encore mieux.

LAZARA.

Le père, l'enfant seront mes victimes.

RAMBERG.

Lazara, la jalousie aveugle, mais la prudence raisonne. Avant de commettre un crime, vois s'il peut t'être utile. Béa-

trix adore son époux; elle est mère tendre; cet Hermite est généreux et brave; il trouvera des secours. Ils viendront nous attaquer sans doute : hé bien ! préparons-nous à la défense, et prouvons-leur que si la ruse nous rendit maîtres de Saverne, la force et le courage sauront bien nous y maintenir.

LAZARA.

Ah ! puisse Béatrix et son défenseur inconnu reparaître bientôt ! c'est ce que je désire. Qu'ils amènent pour me combattre tous ceux qu'ils pouront réunir, ils apprendront alors à me connaître, ils verront que l'on n'intimide point Lazara, et qu'il sait braver ses ennemis, quelque soit leur nombre et leur puissance. (*il sort. Richard et Agathe sont sortis pendant la dernière réplique de Lazara.*)

SCENE XV.

RAMBERG, Soldats.

RAMBERG.

Camarades, notre conquête ne fut qu'un jeu : le jour nous amènera des périls dignes de nous; préparez-vous à combattre vaillamment, je vous en donnerai l'exemple. Après la marche que vous avez faites, un peu de repos, des rafraîchissemens vous sont nécessaires : allons, marchons gaîment à cette expédition, et nous verrons ensuite ce que le sort ordonnera de nous. (*ils font le tour du théâtre sur une marche sinueuse, en brandissant leurs armes. La toile baisse.*)

Fin du deuxième Acte.

ACTE III.

Le théâtre représente le côté du château qui donne sur le jardin : il y a une plate-forte au premier étage. Une grande porte sert d'entrée pour aller de l'intérieur du château sur la plate-forme La porte d'entrée du rez-de-chaussée est fermée par un pont-levis. Un fossé avec parapet entoure le château qui est en face des spectateurs. Coulisses de jardin et quelques bouquets d'arbres sur les côtés.

SCENE PREMIERE.

BÉATRIX, L'HERMITE.

(*Il fait nuit. La musique précède l'entrée des deux personnages.*)

L'HERMITE.

MADAME, éloignons-nous pour quelques tems de ces funestes lieux.

BÉATRIX.

Puisqu'il m'est impossible de douter de mon malheur, puisque mon cruel ennemi triomphe, qu'il a repoussé ceux qui venaient nous secourir, que mon époux et mon fils sont en sa puissance, je vais, en me faisant connaître, me faire ouvrir les portes du château : je me présente aux regards de Lazara, et je lui dis : Tu veux ma main, la voilà ; rends la liberté à mon époux et à mon fils, qu'ils ne soient pas les témoins de ma honte. Diffère, jusques-là, ce que tu peux appeler ton bonheur ; mais à peine les deux objets de mon amour seront-ils à l'abri de ses coups, que je m'immole aux yeux de mon tyran ; et j'emporterai au tombeau la douceur de lui laisser, sinon le remords, au moins la honte d'un forfait inutile.

L'HERMITE.

Ah ! généreuse Béatrix, combien la douleur vous égare ! Croyez-vous que Léopold vous aime ?

BÉATRIX.

S'il m'aime ! ah ! je connais le cœur de mon époux : il donnerait son existence pour sauver la mienne.

L'HERMITE.

Pensez-vous qu'il voulût d'une liberté achetée au prix de vos jours? Tout captif qu'il est, s'il vous sait libre, il n'est point malheureux. Pourquoi recourir à ces moyens dictés par la faiblesse et le désespoir, lorsqu'il vous reste encore la possibilité, ou du moins l'espérance de briser les fers de votre époux et ceux de votre fils? Raymond, en cet instant, doit être informé du péril qui vous menace. Le pâtre que vous lui avez envoyé est actif et intelligent. Raymond, avant l'aube du jour, viendra investir ce château à la tête des troupes de son père et des vôtres, que Léopold avait fait marcher contre lui, d'après un faux avis donné par Ramberg. Vos vassaux rassemblés se joindront à ces puissans secours. Cessez, je vous en conjure, de trembler pour les jours de Léopold : c'est en les conservant que Lazara peut espérer d'obtenir, non une capitulation honorable, mais au moins qu'on lui laisse la vie, en lui permettant d'aller traîner au loin sa honteuse existence. (*Musique guerrière. Marche.*)

BÉATRIX, *parle pendant qu'on joue* piano.

J'entends du bruit !... (*le pont-levis se baisse.*)

L'HERMITE.

On s'avance vers nous : l'obscurité nous favorise ; dérobons-nous aux regards de nos persécuteurs. (*Ils se retirent derrière des arbres, à gauche du spectateur ; la marche se fait entendre en augmentant de son. Des soldats sortent du château.*)

SCENE II.

L'HERMITE, BÉATRIX, *cachés*, RICHARD, RAMBERG, Soldats.

RAMBERG.

Amis, le jour va bientôt paraître, et nous serons certainement attaqués : la tentative que l'on a faite cette nuit pour délivrer Léopold, nous annonce que l'on ne nous laissera point tranquilles possesseur de ce château. Béatrix, qui nous est échappée, trouvera des secours : l'Hermite, qui l'accompagne, est un homme de courage ; ce n'est point un ennemi à dédaigner ; croyez-en ma parole : j'ai éprouvé la force de son bras. Il joint, sans doute, à sa valeur, les talens militaires. Nous avons tout à redouter. Je ne prétends point rester renfermé dans ces murailles ; que le prudent Lazara y demeure puisqu'il le veut Je ne prendrai ce parti qu'à la dernière extrê-

mité ; emparons-nous des collines qui dominent cette forteresse. J'ai fait sortir par l'autre porte les braves que commande l'intrépide Darbonnai ; toi, Brantz, occupe le défilé de la montagne ; pars avec ces soldats choisis, je veillerai aux environs, et de-là je me porterai dans tous les lieux où quelque pressant danger pourra réclamer ma présence. (*Marche. Brantz part avec la moitié des soldats. Il sort par la gauche de l'acteur.*)

SCENE III.

LES PRÉCÉDENS, excepté BRANTZ.

RAMBERG.

Toi, Richard, rentre au château ; fais-en fermer le pont-levis, et qu'il ne se baisse que pour moi, ou pour les miens.

RICHARD.

Un mot, Ramberg. As-tu fait promettre à Lazara de ne faire aucune insulte à Léopold et à son fils?

RAMBERG.

Il répond d'eux sur sa tête : je m'en suis expliqué. C'est un homme vil que ce Lazara, je le méprise à présent que je le connais mieux. Elevé dans les cours, il a le langage et la perversité d'un lâche courtisan : il feint des vertus qu'il n'a pas, il promet ce qu'il ne veut pas tenir. Je lui ai reproché d'avoir offert à Béatrix de laisser à Léopold la terre de Saverne, si elle voulait signer l'acte qui rompt son mariage. Insensé, m'a-t-il répondu, peux-tu croire que j'eusse ainsi renoncé à ma conquête ?... L'insolent ! sa conquête? Eh ! qui suis-je donc, moi? un mercénaire que l'on emploie et que l'on congédie quand ces services ont cessé d'être utiles ? Né dans un camp, nourri parmi des soldats, j'en ai, sans doute, la grossière rudesse ; mais je ne manque point à ma parole ; je ne trahis point mes sermens. Si j'avais la jactance d'un Lazara, je pourrais citer quelques actions qui prouveraient que mon âme n'est pas toujours étrangère aux sentimens de l'humanité. Richard, j'ai fait des ingrats, et pourtant je les ai laissé vivre. En épousant Agathe, l'unique héritière du comte de Saverne, je pourrais retenir tout ce qui lui appartient : Lazara en aura la moitié ; l'accord que nous avons fait le lui garantit, mais s'il s'écarte du plan convenu, je l'appelle en champ clos, et la victoire entre nous ne restera pas long-tems incertaine.

RICHARD.

Eh quoi ! Ramberg, ne te sens-tu pas assez grand, pour rétablir Agathe dans ses droits sans prétendre à sa main ?

RAMBERG.

Que me proposes-tu ?

RICHARD.

Elle ne pourra jamais t'aimer.

RAMBERG.

Ne te mets pas en frais d'éloquence, pour me faire changer de résolution : mon parti est pris, il est irrévocable. Si je n'étais point l'époux d'Agathe, quels seraient mes droits sur son héritage ? je suis las de prodiguer mon sang pour les intérêts des autres, de servir bien souvent la cause la moins juste. Si je combats encore, je combattrai du moins pour défendre mes propriétés, celles de ma femme et celles de mes enfans. La fin de ma vie expiera les erreurs de ma jeunesse. Après m'être fait craindre, je pourrai me faire estimer. Cette idée m'enflamme, elle va tripler mon courage, et malheur aux ennemis qui vont s'offrir à mes coups ! Venez, mes braves camarades, suivez-moi : ce jour sera celui de ma gloire et de la vôtre ! Vous avez partagés mes périls, vous aurez tous part à ma fortune ! (*Il sort au bruit d'une musique militaire, par la droite de l'acteur.*)

SCENE IV.

BÉATRIX, RICHARD, L'HERMITE.

RICHARD, *seul sur le devant de la scène.*

O malheureux Richard ! qu'as-tu fait ? Agathe était heureuse dans son obscurité ; tu trahis Léopold pour la faire rentrer dans son héritage : elle sera riche ; mais, hélas ! elle sera plus à plaindre qu'elle ne le fût jamais.

BÉATRIX, *à demi-voix*

Richard ?

RICHARD.

Dieu ! c'est vous, madame ? ah ! vous m'allez accabler de vos reproches.

L'HERMITE.

Explique-nous ce mélange inconcevable en toi, de perfidie et de pitié, quand le crime est commis ?

RICHARD.

Je suis le jouet de la feinte générosité de Lazara. J'ignorais qu'il vous aimait ; un jour je lui confiai que l'héritière de Saverne avait survécu à son malheureux père. Tu est un honnête homme, me dit-il, Richard, il faut rendre à cet enfant l'antique héritage de ses pères. Je n'aspire qu'à la réhabiliter dans ses droits : je me bornerai à bannir Léopold et son épouse du territoire de Saverne, dont le crime de Frédéric les a seul mis en possession. Je balançais, je voulais m'ouvrir à Léopold, l'engager à faire de lui-même une restitution qui ne pouvait que l'honorer. Je l'aborde un jour ; je prononce le nom du Comte, il me fixe d'un air sombre : il m'impose silence. Je me mépris, sans doute sur ses sentimens ; mais dès lors je ne vis plus en lui qu'un lâche hypocrite. Je crus les discours de Lazara : je m'imaginai, en m'associant à ses projets, servir la cause de la justice et de l'humanité ; hélas ! mes yeux ne se sont ouverts sur ma faute que lorsqu'il m'est impossible de la réparer.

BÉATRIX.

Que ton erreur ta rendu coupable ! Léopold et moi ne prétendons rien sur les biens d'Agathe : que tout lui soit rendu ; mais arrache cette infortunée au sort affreux qui la menace. Peux-tu souffrir qu'elle soit unie à celui qui fit couler le sang de son père ! Hâte-toi de la remettre entre les mains de l'auteur de ses jours ; et loin de t'accabler de sa haîne, il te pardonnera, j'ose t'en répondre ; il te comblera même de ses bienfaits.

L'HERMITE.

Oui, Richard, compte sur ma reconnaissance : ne perds point en discours un tems que tu peux employer à combler tous mes vœux. Ramberg est absent, rentre au château, conduis ma fille Agathe dans les bras de son père, ramène Léopold et son fils : nous fuirons à travers la forêt ; tous les détours m'en sont connus. Nous gagnerons le château de Limberg, et bientôt nous viendrons en force assiéger Lazara et le punir de sa déloyauté. Vas, cours, ne perds point une minute.

RICHARD.

O dieu ! seconde-moi dans ce noble projet. (*Musique.*) (*Le pont-levis est relevé.*)

SCENE V.

BÉATRIX, L'HERMITE.

BÉATRIX.

Ciel ! on a relevé le pont !

L'HERMITE.

C'est une précaution qu'il a cru devoir prendre, sans doute, pour éloigner les soupçons. Vous pouvez avoir de la confiance en lui, madame, une probité mal entendue le rendit coupable: sa conduite envers vous dépose en sa faveur, et j'ose espérer que c'est à lui que nous allons devoir la fin de nos malheurs. (*Musique.*)

BÉATRIX, *pendant la musique.*

Quel bruit entends-je à travers le feuillage ?

L'HERMITE, *s'avançant vers la droite.*

Tenons-nous sur nos gardes : c'est un homme qui s'avance avec précaution ; il est seul, ne craignez rien, madame.

SCENE VI.

BÉATRIX, L'HERMITE, RAYMOND.

BÉATRIX.

C'est Raymond !

RAYMOND.

Hélas ! madame, ce qu'on vient de m'apprendre est-il croyable ! Des monstres ont eu la barbarie de violer l'asile de l'innocence et du bonheur. Vous êtes libre, au moins, mais votre époux, votre fils ?

BÉATRIX, *va vers Raymond.*

Sont avec la malheureuse Agathe, en la puissance du perfide Lazara.

L'HERMITE.

Amenez-vous les troupes de votre père ?

RAYMOND.

Il m'a été impossible de pénétrer jusqu'à lui. Il est assiégé dans son château par les soldats de Léopold. Ingrand, qui les commande, a voulu me faire prisonnier moi-même. C'est avec peine que j'ai pu échapper. Enfin je vous revois ; mais dans quel état ? presque sans appui et séparée du héros qui, si long-tems, a fait votre bonheur. Je vous dévoue ma vie, ma-

dame ; s'il reste à Lazara quelque chose des nobles sentimens qui distinguent les Chevaliers, je l'appelle au combat : le ciel secondera ma vaillance, et je le punirai de sa félonie ; mais s'il est assez lâche pour refuser mon défi, je vous accompagne partout ; et ce n'est qu'après avoir tranché mes jours, qu'il pourra attenter à votre liberté.

L'HERMITE, *qui a remonté la scène, passe au milieu.*

Jeune homme, ton courage me plaît ; mais sache en modérer l'ardeur, sache la rendre utile. Ton père, dis-tu, est assiégé par les troupes de Léopold ? (*Le jour paraît.*) Hé bien ! madame, il faut aller nous-mêmes délivrer Albert : nous reviendrons avec ses troupes et les vôtres briser les fers de Léopold, je me nommerai alors ; nous verrons si Lazara, en ma présence, aura l'audace de faire valoir des droits, qui m'appartiennent, et que rien ne l'autorisera plus à réclamer.

RAYMOND.

Et ! qui donc êtes-vous !

L'HERMITE.

Le père d'Agathe.

BÉATRIX.

Le comte de Saverne.

RAYMOND.

Grands dieux ! qu'ai-je entendu ?

L'HERMITE.

Venez, madame ! (*On entend une marche dans l'éloignement.*)

RAYMOND.

Des soldats s'avancent vers ces lieux.

L'HERMITE.

C'est Ramberg : évitons sa présence.

RAYMOND.

Ramberg ! je le connais : c'est le ciel qui l'envoie ; laissez-moi lui parler.

BÉATRIX.

C'est un de nos ennemis.

RAYMOND.

N'importe, retirez-vous derrière ce grouppe d'arbres : je vais l'aborder.

BÉATRIX.

Non, je ne puis souffrir...

RAYMOND.

Ne craignez rien pour moi. Il vient : éloignez-vous, je vous en conjure. (*Musique. Ils se retirent à droite, Ramberg entre par la gauche de l'acteur.*)

SCENE VII.

RAMBERG, RAYMOND, Soldats, L'HERMITE et BÉATRIX, *cachés.*

RAMBERG.

Quel est cet inconnu qui a l'audace de pénétrer jusqu'ici ? (*Les soldats de Ramberg font un mouvement.*) Arrêtez, faut il être en si grand nombre pour attaquer un seul homme ? Une telle action ne convient qu'à des lâches. Vous le voyez : il est brave, il est seul, il ne fuit point, il m'attend. Que personne ne bouge !

RAYMOND.

Ramberg ! regarde-moi, me reconnais-tu ?

RAMBERG.

Oui, tu es Raymond, le fils du comte Albert. Camarades ! voilà le jeune héros qui me sauva la vie sous les murs de Limberg : renversé de mon cheval, j'allais périr, accablé par le nombre, lorsque ce digne Chevalier s'élance et me délivre, et c'est lui que vous alliez attaquer et massacrer peut-être ! Quels seraient mes regrets, si je ne l'avais reconnu que baigné dans son sang, et privé de la lumière ! Ah ! cette seule idée m'indigne et me révolte.

RAYMOND.

Ramberg, te souvient-il de ce que tu me dis alors, en me serrant la main et en t'éloignant de moi ?

RAMBERG.

Je ne l'ai point oublié.

RAYMOND.

Exige de moi, me dis-tu, tout ce qu'il est en ma puissance de faire, fut-ce le sacrifice de ma vie ; elle est à toi, elle t'appartient, tu peux en disposer.

RAMBERG.

Hé bien ! Raymond ?

RAYMOND.

Je viens réclamer l'exécution de tes promesses.

RAMBERG.

Parle.

RAYMOND.

Ce que je vais te demander t'étonnera, sans doute.

RAMBERG.

Quoi que ce soit, je jure de l'accomplir.

RAYMOND.

Si tu me dois la vie, je la dois à mon tour à Léopold : rends-lui la liberté : acquite ma dette, en acquitant également la tienne.

RAMBERG.

Hé bien ! il te sera rendu à l'instant, ainsi que son fils, en dépit de Lazara.

RAYMOND.

Ce n'est pas tout encore : Agathe est ta captive...

RAMBERG.

Alte-là, Raymond ! apprends que je l'aime, et qu'on ne tenterait pas impunément de me l'arracher.

RAYMOND.

Elle m'est chère aussi, et peut-être son cœur...

RAMBERG.

Te préfère ? j'en suis fâché ! mais après avoir délivré Léopold, je te permettrai de me disputer Agathe, les armes à la main.

L'HERMITE, *s'avançant entre Raymond et Ramberg.*

C'est de son père qu'il faut l'obtenir.

RAMBERG.

Que vois-je... est-ce une illusion ! les morts sortent-ils des tombeaux !

L'HERMITE.

Tu pâlis, Ramberg !

RAMBERG.

Ah ! je serais bien plus consterné par votre presence, si le récit que je vous ai fait tantôt, sans vous connaître, ne m'avait justifié de l'horrible soupçon qui pesait sur ma tête.

RAYMOND.

A quoi te résous-tu ?

RAMBERG.

A te tenir parole, à déliver Léopold, à rétablir le Comte dans ses biens. Il verra ensuite ce qu'il aura à faire pour son libérateur et le sauveur de sa fille.

L'HERMITE.

Elle ne peut t'appartenir que par la violence : je la donne à Raymond.

RAMBERG.

Et vous exigez qu'un cœur né violent, qu'un soldat qui ne sut jamais commander à ses passions, vous fasse un sacrifice plus pénible que celui de sa vie ?

L'HERMITE.

Songes que tu as de grands torts à réparer.

(*Ramberg paraît dans la plus vive agitation.*)

BÉATRIX, *à la droite de Ramberg, avec la plus grande chaleur.*

Ramberg, prends pitié d'une épouse, d'une mère ; ne sois pas inflexible, chaque instant peut amener celui de la mort de Léopold. Laisse-toi fléchir par mes larmes, où j'expire à tes pieds.

RAMBERG.

Mille ennemis à combattre, plutôt que d'avoir à résister au cri de sa conscience et aux pleurs d'une femme !

L'HERMITE.

Compte que mes bienfaits...

RAMBERG.

Ah ! ne me parlez pas de récompense. Quel trésor peut valoir celui à qui ma parole et l'honneur me font renoncer. (*A un de ses gardes.*) Sonne du cor, pour qu'à l'instant le château sait ouvert. (*On sonne du cor.*) Quoi ! l'on ne répond point ? personne ne se présente ? serai je le jouet du perfide Lazara ? Imprudent ! je l'ai laissé maître de cette forteresse ! j'ai emmené tous mes guerriers avec moi ; je vais les réunir. Ce traître ne triomphera pas long-tems : ces murs épais ne le soustrairont point à mon juste courroux. (*On entend une musique guerrière.*)

RAYMOND.

C'est le brave Ingrand qui ramène les troupes de Léopold.

RAMBERG.

Tant mieux ! elles feront cause commune avec nous.

SCENE VIII.

LES PRÉCÉDENS, INGRAND et sa Troupe.

INGRAND, *se place à la droite de Béatrix.*

Albert s'est soumis, j'ai reçu des otages...

RAMBERG, *avec chaleur.*

Il faut délivrer Léopold, prsonnier d'un traître Raymond, tourne les murs du parc, avec une partie de ces braves, pour arriver, sans être vue de l'autre côté du château. Pendant que nous fixerons ici toute l'attention de Lazara, tu chercheras à forcer la première entrée. Vole, que l'amour te serve de guide ; et moi, je vais combattre pour la gloire.

(*Raymond sort avec un peloton de Soldats.*)

SCENE IX.

INGRAND, BÉATRIX, RAMBERG, L'HERMITE, Soldats.

RAMBERG.

Brisez les chaînes du pont-levis : escaladons cette forteresse, et emparons-nous de la plate-forme. (*Musique, pendant laquelle on cherche à abattre le pont-levis. Plusieurs Soldats sont près d'escalader la forteresse. On entend le son du cor.*)

SCENE X.

LES PRÉCÉDENS, LAZARA, *sur la plate-forme.*

RAMBERG.

Je l'apperçois ce traître, il ose enfin se montrer.

LAZARA.

Arrête, Ramberg : suspens l'attaque ; que demandes-tu ?

RAMBERG.

La liberté de Léopold, de son fils et de la jeune Agathe.

LAZARA.

Que tes soldats s'éloignent ?

RAMBERG, *il fait signe à sa troupe de s'éloigner du château.*

Songe que si tu n'obéis à l'instant, l'attaque va recommencer plus terrible que jamais, et alors tu n'obtiendras aucun quartier.

LAZARA.

Tu agiras comme tu croiras devoir le faire, quand je me serai expliqué. Soldats, exécutez mes ordres. (*Musique.*)

SCENE XI.

INGRAND, BÉATRIX, RAMBERG, L'HERMITE, LAZARA, LEOPOLD, AGATHE, ULRIC, Soldats.

(Un soldat placé sur la plate-forme, à gauche du spectateur, tient entre ses bras le jeune Ulric suspendu au-dessus du fossé. Au milieu de la plate-forme paraît Léopold enchaîné entre deux gardes prêts à le frapper. A la droite de la plate-forme est Agathe un genou en terre, auprés d'elle un soldat armé.)

LAZARA, *entre Agathe et Léopold.*

Si Béatrix ne vient à l'instant même signer l'acte de son divorce avec Léopold, et la promesse de s'unir à moi, c'en est fait des prisonniers.

BÉATRIX.

Grands Dieux!

RAMBERG.

Je reste immobile d'étonnement et de fureur.

BÉATRIX.

Hé bien, cruel! fais baisser le pont-levis.

L'HERMITE.

Qu'allez-vous faire?

BÉATRIX.

Mon devoir.

LAZARA.

J'ai les yeux sur toi, Ramberg. S'il t'échappe un seul mouvement pour la suivre, si tes gens font un pas, je donne le signal, et mon ordre est aussitôt exécuté.

(Musique.) Béatrix s'avance seule. Le pont-levis se baisse et se ferme aussitôt. On la voit paraître sur la plate-forme: Lazara lui présente un écrit à signer. On entend un grand bruit dans l'intérieur: Richard ouvre la porte qui est sur la plate-forme Raymond paraît à la tête de ses soldats; il combat contre Lazara. Au bruit du tocsin, tous les vassaux accourent armés de fourches, de haches et de lances: ils pénètrent par tous les côtés à la fois dans le château; Ramberg et l'Hermite les y précèdent avec le reste des troupes. Raymond arrive sur l'avant-scène en conduisant Agathe; Richard et Léopold viennent ensemble; Ramberg accourt portant le jeune Ulric dans ses bras; l'Hermite est le dernier, il vient avec Béatrix. Les acteurs sont ainsi placés: Richard, Léopold, Béatrix, l'Hermite, Agathe, Raymond, Ulric, Ramberg. La musique ne cesse de jouer que

quand tous les acteurs sont en place. Léopold et Béatrix s'embrassent ; puis ils embrassent Ulric.)

AGATHE, *dans les bras de son père.*

Mon père !

L'HERMITE.

Mon cœur t'avait devinée.

BÉATRIX.

Ah ! Richard, dans quel abîme tu nous avais plongés !

L'HERMITE.

Il a réparé ses tors en ouvrant à Raymond les portes du château.

LÉOPOLD.

Amis, voilà le comte de Saverne, rendez-lui vos hommages. (*Les vassaux se mettent à genoux et se relèvent.*)

L'HERMITE.

Léopold, soyez toujours mon égal, soyez toujours mon ami ; que rien ne nous distingue aux yeux de ces braves gens, que vous avez su rendre heureux. (*A Léopold, Béatrix, Agathe, Ulric et Raymond qui l'entourent.*) Vous êtes tous mes enfans, ne nous quittons jamais.

RAMBERG.

Et moi, sans ma maudite éducation, j'aurais mérité peut-être d'être admis dans cette honorable société ; mais quelque part que j'aille, je sens qu'il m'est impossible de l'oublier.

L'HERMITE.

Je t'offre un poste qui convient à ta vaillance : sois le chef de nos troupes ; tu n'auras jamais à combattre pour dépouiller le faible, ou pour servir des passions haineuses. Les lauriers que tu sauras cueillir, ne coûteront rien à ta délicatesse et pourront honorer ton courage.

RAMBERG.

Allons, j'accepte. Enfans, déposez vos armes, célébrez ce beau jour, qu'il soit tout à la joie. Plus de souvenir fâcheux, Ramberg vous en donnera l'exemple. (*Un ballet termine la pièce.*)

FIN.

PQ
1981
D8H4

Dumaniant, Antoine Jean
Bourlin
L'hermite de Saverne

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY